

ANTOINETTE RYCHNER

Arlette

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*À Nanette
À ceux et celles qui,
aujourd'hui encore, m'appellent par
ce petit nom-survivance de ma vie de fillette*

Ce livre a été publié avec le soutien du Fonds culturel
de la société suisse des auteurs (SSA)

© 2017, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-500-0

On existe différemment avec chaque être pense Esther,
c'est ce qui est merveilleusement riche. Les lieux créés
par la rencontre de deux êtres sont uniques et tous
dissemblables. [...]

C'est étrange pense-t-elle, ces différents liens. C'est
comme si j'étais traduite en différentes langues. [...]

Et dans chacune

je suis terriblement moi-même et différente.

DOUNA LOUP, *L'Oragé*.

Note de l'auteur

La langue utilisée, avec ses élisions, ne reflète nullement l'intention de pointer une quelconque classe sociale. Elle est plutôt empreinte d'une sorte d'accent neuchâtelois (de Neuchâtel, canton suisse) librement retranscrit.

PERSONNAGES

ARLETTE BISCUIT.

LE RÉCIT.

Avec :

Partie I

Scène 0 : QUELQU'UN, QUELQUE CHOSE, *devant l'immeuble, qu'Arlette pourrait prendre pour sa mère, ou pour la voix de sa mère.*

Partie II

Scène 1 : LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE.

Scène 2 : GINESSE, *amie de jeunesse.*

Scène 3 : JOSETTE, *sœur d'Arlette.*

Partie III

Scène 4 : DAN, *un amant.*

Scène 5 : L'AMI *et* SA COMPAGNE.

Partie IV

Scène 6 : LA MARIÉE.

Scène 7 : LA MARIÉE – JOSETTE – L'AMI *et* SA COMPAGNE.

Partie V

Scène 8 : LA MARIÉE – LE PÈRE D'ARLETTE.

Scène 9 : ARLETTE VIEILLARDE – UN MUSICIEN DE RUE
(ce dernier peut s'incarner, ou n'exister qu'à travers le Récit).

0

Devant l'immeuble

LE RÉCIT. – L'immeuble est une tour. Il fait nuit.
Quelques fenêtres sont allumées.

QUELQU'UN, QUELQUE CHOSE. – Monte la chercher.
Dis-lui qu'vot'père se meurt.

ARLETTE. – C'est vraiment la fin ?

QUELQU'UN, QUELQUE CHOSE. – Imagine-toi, si vous
arrivez trop tard.

ARLETTE. – J'ai jamais vu d'mourant, moi.

QUELQU'UN, QUELQUE CHOSE. – Personne n'attend
d'vous qu'vous restiez jusqu'au bout. Mais faut
êt'venues. Toutes les deux. Monte la chercher, elle
t'écout'ra.

ARLETTE. – J'y vais.

QUELQU'UN, QUELQUE CHOSE. – Traîne pas.

ARLETTE. – J'y vais.

Physiquement Arlette se détermine, elle va devoir franchir un pas.

Avant de le franchir, cependant, elle se retourne, comme pour chercher un dernier encouragement, la confirmation que ce qu'elle s'apprête à faire correspond vraiment à ce que l'on attend d'elle. Mais, qu'il se soit agi ou non d'un corps, l'autre présence a disparu.

II

ARLETTE. – T'es là ?

LE RÉCIT. – A disparu ce qui venait de porter voix, et celle qui subsiste se reproche d'avoir, à tant se concentrer sur ce qu'on exigeait d'elle, omis de vérifier qui au juste lui parlait.

ARLETTE. – Maman ?

LE RÉCIT. – Aussitôt prononcées, ces deux syllabes l'embarrasseront par leur tournure puérile.

La solitude cogne.

Reste l'immeuble, ses portes, qui se révèlent verrouillées ferme.

La dame du rez-de-chaussée

LE RÉCIT. – Un projectile traverse l'espace. Bruit d'impact, bris de verre. Un court silence. Apparaît, par la déchiqueture de sa baie vitrée, une habitante du rez-de-chaussée :

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – C'est qui ? V'voulez quoi ?

LE RÉCIT. – Il serait encore temps de rallier discrètement l'obscurité, mais l'urgent devoir et les promesses l'emportent, tout comme la politesse.

ARLETTE. – Chu désolée.

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – C'est vous qu'avez fait ça ?

ARLETTE. – Pourriez m'ouvrir, siouplaît ?

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – Pouviez pas frapper ? App'ler ? Au lieu d'ça, une pierre ! Tenez, la vlà. Z'avez vu ? Z'avez vu ç'que vous...

ARLETTE. – Si c'est moi qu'ai j'té ç'caillou, scusez ! Chu vraiment désolée. Faut dire qu'a pas d'sonnette.

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – Non, y a pas d'sonnette. N'a pas d'sonnette, ici.

ARLETTE. – Écoutez c'est pressé, faut qu'j'entre. Siouplâit.

LE RÉCIT. – La dame du rez-de-chaussée toise l'inconnue, sans doute se dit-elle que la fille n'a pas l'air dangereuse, de toute façon :

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – Va falloir discuter d'tout ça main'nant qu'la baie est pétée.

(Elle fait entrer Arlette.)

Vous vous rendez compte d'la peur qu'vous m'avez faite ? Je r'gardais l'émission, tout à coup j'entends un d'ces chocs ! J'ai pas compris. L'émission, pis la baie qui pète. J'ai cru, chais pas, moi, qu'c'était un agresseur, un cambrioleur. Les terroristes ! J'ai pensé à tout, direct après.

ARLETTE. – J'voulais pas casser vos vitres.

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – Quand mon mari va voir.

ARLETTE. – J'vous laisse mes coordonnées. *(La tendant.)* Ma carte d'identité. On va voir pour les assurances, mais là, faut vraiment qu'j'monte.

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE *saisit et examine le titre.* – Vous vous app'lez Arlette.

ARLETTE. – Arlette Biscuit. Ma sœur aussi : Biscuit Josette. Elle habite l'immeuble, vous la connaissez ?

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – J'avais une tante qui s'app'lait Arlette.

ARLETTE. – Oui, ç'sont souvent des personnes pas toutes jeunes qui partagent mon prénom.

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – Elle avait épousé un étranger, voyez. Elle l'a suivi au pays d'origine, et quand leur fils a eu la vingtaine, y a eu des affront'ments. Le jeune a participé à des manifestations, il a été tué.

ARLETTE. – Chu désolée.

LA DAME DU REZ-DE-CHAUSSÉE. – Et j'peux vous dire : l'assassin, c'était quelqu'un qu'ma tante connaissait. Si si, elle savait très bien qui c'était. Et après, plusieurs années après quand la paix était d'retour, elle a occupé un poste de direction dans un centre là-bas et alors le type, çui qu'avait tué son fils s'est présenté ! Y avait un poste à pourvoir, y s'présentait comme candidat !

Savait pas à qui l'avait à faire, s'rendait pas compte mais ma tante Arlette, si. J'peux vous dire, elle l'a tout d'suite r'connu.

ARLETTE. – Quesqu'elle a fait ?

LE RÉCIT. – Malheureusement, la dame du rez-de-chaussée sans crier gare perd consistance et réalité. En même temps, du reste, que son appartement.

Une pensée traverse Arlette : sa carte d'identité ; ne pas la perdre ! Ne pas l'abandonner aux mains de la disparition. Ouf, son poing lorsqu'elle le desserre révèle la plaquette en plastique, portant le nom qu'il faut, et la photo.

Maintenant, Arlette marche dans le couloir. Il n'y a pas d'ascenseur, en tout cas elle n'en voit pas. Son plan est simple : elle empruntera les escaliers.

2

Gineste

LE RÉCIT. – En haut de la première volée soudain une forme, rentrant chez soi, qui a tout de l'amie d'antan :

GINESSE. – Arlette !

ARLETTE. – Gineste ?

GINESSE. – Le nomb' de fois où j'ai voulu t'faire signe, pis j'ai toujours quèqu'chose – débordée, quoi.

ARLETTE. – Pareil, tell'ment d'conn'ries dans l'agenda. Ça file.

GINESSE. – Ques'tu fous sur mon palier ? Une chance qu'on s'soit croisées ! (*Invitant Arlette à entrer chez elle.*) Ben reste pas là.

ARLETTE. – C'est super sympa d'ta part, j'aurais adoré. J'ador'rais discuter, hein, prendre un moment mais faut qu'j'y aille, en fait.

GINESSE. – Ben. T'es v'nue pour quoi ?

ARLETTE. – Pour quelqu'un.

GINESSE. – T'as rendez-vous ?

ARLETTE. – Si on veut. J't'expliqu'rai.

GINESSE. – Tu peux pas prendre au moins l'temps d'une chtite binche ?

ARLETTE. – Ben.

GINESSE. – J'ai des artisanales brunes brassées à l'épeautre...

ARLETTE. – Bon. Mais une, hein.

GINESSE. – Tu fais plaisir, Arlette. T'as pas changé.

LE RÉCIT. – Et Ginesse entraîne par-delà le seuil de son appartement Arlette qui aurait sincèrement adoré vivre de telles retrouvailles, si seulement les circonstances avaient été autres.

ARLETTE. – Tu vis ici d'puis quand, d'jà ?

GINESSE. – T'étais jamais v'nue, en fait. Tu veux visiter ? Là c'est ma chambre, là c'est l'salon, là les WC, la salle de bain, j'aime bien la salle de bain.

ARLETTE. – Y a quat' brosses à dents.

GINESSE. – Oui, mais j'vis seule.

ARLETTE. – T'es plus avec – comment y s'app'lait, d'jà ? Çui qu'avait un camping-car.

GINESSE. – Ah non, lui ça fait un moment.

LE RÉCIT. – Arlette s'est emparée d'une brosse à dents particulière :

ARLETTE. – C'est fabriqué pour les gamins, ç'truc ?

GINESSE *lui tend une bouteille, qu'Arlette saisit.* – Non c'est la monotouffe. Pour bien aller derrière. Tu veux des cacahuètes ?

ARLETTE. – Ça va.

GINESSE. – Et toi ques'tu d'viens ?

ARLETTE. – En fait, y m'arrive heu un drôle de... Enfin, pas une sale passe dans l'sens « sale passe », hein. C'est juste ce soir tout à coup c'est un peu, y a un genre d'épreuve qui m'tombe dessus mais ça va et toi ça va ?

GINESSE. – T'es pas obligée d'me raconter.

ARLETTE. – Mon père est en train d'mourir.

GINESSE. – Ok.

Wouaouh. Arlette chu désolée. D'tout cœur avec toi. Si j'peux faire quoi qu'ce soit...

ARLETTE. – Le truc, c'est qu'y faut qu'j'aille prévenir ma sœur.

GINESSE. – Hein ?